

# I

Tout est silencieux. La nuit commence à tomber, la maison baigne dans un clair obscur qui me convient. J'aime me retrouver avec pour seule compagnie les bruits du soir entrant par les fenêtres ouvertes.

Par bouffées, les souvenirs montent en moi avec une netteté impressionnante. Nous avons été enchantés par la beauté de ce paysage ! Lors de notre première visite de cette maison, nous étions sous le charme, émerveillés. C'était vraiment l'endroit qui nous attendait. La ville nous plut, nous ne lui avons trouvé que des qualités. Nous y étions revenus à des heures différentes de la journée, pour vérifier que notre première impression était la bonne. Nous avons sécurisé l'arrière du jardin avec un simple grillage mais sans y planter la moindre haie qui aurait pu nous cacher l'horizon.

On a eu peur, une seule fois. L'année de l'incendie qui a ravagé le creux du vallon, juste en bas de notre terrain. On a eu chaud ! Moi surtout, avec ces canadiens qui nous frôlaient en descendant se remplir dans l'étang. J'avais l'impression qu'ils allaient arroser la maison. Mon mari a eu beau essayé de me rassurer, je hurlais dès qu'ils survolaient notre toit.

Bientôt six heures que Jean-Pierre a enfourché son vélo

en me faisant juste un geste de la main. J'ai crié : « où vas-tu ? » sans entendre sa réponse. A-t-il seulement répondu ?

Un peu plus tôt, je l'avais regardé se préparer. Il avait enfilé sa tenue de cycliste jaune fluo, celle que je lui ai offerte pour que les conducteurs de voitures le voient bien. Il l'avait dépliée et tenue à bout de bras pour mieux la regarder, et il avait éclaté de rire. « Je vais ressembler à Maya l'abeille avec ça ! On ne risque pas de me rater ! ». Depuis, il la porte régulièrement sans oublier d'en plaisanter. J'ai eu une sacrée bonne idée.

Et il est parti pour son périple quotidien.

Depuis quelque temps il exagère. Il a commencé par des tours tout à fait raisonnables dans les environs, d'une heure ou deux. Puis il a agrandi ses boucles ne se souciant plus, dans son euphorie, du temps nécessaire au retour. Pourtant je lui ai dit et répété qu'à son âge, c'était imprudent de faire de telles virées ! Même si parfois, je suis fière de lui, très heureuse même. Il rentre tellement content !

Mais ce soir ça me rend morose : il passe plus de temps à pédaler sur les routes qu'à rester avec moi à la maison. Je ne suis pas tout à fait juste avec lui. J'ai tellement eu envie de liberté pour me lancer dans des activités pour sortir de mon traintrain quotidien que je l'ai poussé à trouver un loisir qui l'occuperait de son côté. Je suis servie !

Je lui ai offert un téléphone portable, persuadée que mon idée était bonne. Il l'emporte pour m'appeler et me dire où il en est, ou me prévenir si jamais il a un problème...

Quand je lui téléphone, il ne répond pas sous prétexte qu'il doit s'arrêter pour sortir son appareil du sac à dos. A mon avis il ne l'entend pas, tout simplement !

A-t-on idée de partir seul, et si loin ? Il a eu le culot de me dire que je devrais être heureuse d'avoir un mari en pleine forme et que pour cela il fallait accepter qu'il l'entretienne, cette forme. Que répondre à cela ?

Devant la fenêtre je rêve. Le soleil est encore assez haut et ses rayons frôlent les cyprès de la haie, diffusant une lumière douce dans toute la pièce. Ce soir je reste insensible à tant de beauté.

Je me sens seule, seule et triste.

Cette cuisine, c'est mon refuge, depuis toujours. L'air y est rempli d'odeurs agréables de plats mijotés, d'épices, de gâteaux et de pâtisseries. C'est la pièce de la maison la plus chargée de souvenirs.

Lorsqu'ils étaient petits, mes deux enfants m'y rejoignaient tous les soirs en rentrant de l'école. Ils aimaient rester avec moi jusqu'à l'heure du repas, sensibles à la quiétude de l'endroit.

Qu'il est loin ce temps où, avec leur père, nous avons installé pour chacun d'eux un petit bureau. On y a passé plusieurs soirées à échafauder des plans les plus ajustés à la place qui restait dans leurs chambres, en prenant soin de prévoir des rangements adaptés à la taille de leurs classeurs et de leurs différents manuels. On a mis tout notre cœur,

dans le choix du bois et des couleurs. Ils étaient vraiment réussis ces petits bureaux ! Mais très vite, les enfants les ont boudés pour revenir travailler dans la chaleur accueillante de la cuisine. Et bien sûr, je les ai laissés faire. J'aimais quand ils avaient besoin de mon aide pour un exercice ou une leçon à réciter. Il me restait assez de place sur les plans de travail aménagés sur les meubles bas près de l'évier pour cuisiner : je m'y réfugiais, ravie de garder mes enfants auprès de moi.

Ce soir, j'étais motivée pour préparer un bon petit plat. Cuisiner est une corvée qui revient trop souvent, mais parfois je suis surprise d'en avoir envie. J'ai trouvé dans une de mes revues achetées sur un coup de tête une salade de légumes frits, confits et refroidis, accompagnés de verdure, assaisonnés d'une vinaigrette au miel. Les photos du plat étaient vraiment alléchantes. J'adore ajouter du sucre dans un plat salé. Et je suis sûre que cela plaira à mon gourmand de mari. De toute façon, il rentre toujours affamé de ses longues équipées et cette salade *composée* le comblera à coup sûr.

Et autre avantage, je n'aurai pas à me préoccuper de garder son repas au chaud.

Le téléphone sonne, coupant mon élan !

Vite, j'essuie mes mains à mon tablier, tout en me battant avec mes cheveux qui persistent à retomber sans cesse devant mon visage. Je tente vainement de continuer ma tâche en prenant la communication, l'appareil coincé entre

mon menton et mon épaule. Exercice délicat et périlleux. Ce n'est pas mon mari, mais notre fille. Je laisse en plan la préparation de mon plat.

– Allo ! Maman, tu en as mis du temps pour répondre !

– C'est toi ma chérie ! J'étais occupée à préparer le repas.

– Et qu'est-ce que tu prépares de bon !

– J'ai trouvé une recette qui a l'air fameuse. Je l'ai suivi à la lettre en mettant à confire des aubergines tranchées dans le four, à une température constante, pendant plus de deux heures. J'ai fait frire les oignons, les courgettes. Tout cela a refroidi pendant que je pelais et épépinais les tomates, nettoyais les feuilles d'épinard bien fraîches. Tu veux toute la recette.

– Non merci bien ! Trop long pour moi, ce genre de recette. Mais ça a l'air bon. Tu me diras.

– Oui. Ça devrait plaire à ton père. Tu sais qu'il aime bien manger.

– Vous allez vous régaler, c'est bien ça.

– C'est surtout que c'est une salade de légumes à cuire qu'on va manger froide ! Comme il est toujours en retard, je me suis dit que c'était fait pour nous.

Eclat de rire de ma fille.

– Ris, moqueuse ! Si tu étais à ma place tu en cherche-

rais des recettes à manger froides !

– Bon, je ne t'appelle pas pour parler cuisine, mais pour t'annoncer une grande nouvelle.

– Une grande nouvelle ? Qu'ont encore fait les jumeaux ?

– Rien du tout Maman. C'est bien de toi de penser tout de suite à ce qu'ils auraient pu avoir fait !

– Tu veux qu'on joue aux devinettes, mais alors, dépêchons-nous.

– Mais enfin Maman ! Tu ne penses pas que papa va t'appeler ? Il ne l'a jamais utilisé ce téléphone que nous lui avons offert à Noël. Il est réfractaire à tout ce qui est lié de près ou de loin à l'informatique.

– Moi qui pensais qu'il l'utiliserait comme GPS pour ne plus se perdre !

– Et bien, tu rêvais ! Bon, tu veux connaître ma nouvelle ? J'espère que tu es assise.

– Non, mais vas-y.

– Nous allons nous marier !

– ....

– Allo, il n'y a plus personne ?

– C'est ça, ta grande nouvelle ? Tu sais, on s'y attendait un peu, enfin, on était sûr que vous y arriveriez un jour !

- Cache donc ta joie Maman !
- Et tu comptes que j’annonce la nouvelle à ton père ?
- Lui, au moins, il nous félicitera !
- Tu as raison, ma fille. Je suis sous le choc, que veux-tu ?
- Il faudrait savoir. Tout à l’heure, tu t’y attendais !
- Mais enfin, tu ne comprends pas. Je suis inquiète. J’attends que ton père daigne rentrer à la maison...
- Alors, parlons de notre mariage, ça te changera les idées.
- Que veux-tu que je te dise. On connaît ton futur mari par cœur ! Depuis au moins quinze ans !
- C’est bien, tu sais compter !
- Ne te vexe pas ! Je ne voulais pas dire ça.
- Mais tu l’as dit.
- Et les enfants, ils en disent quoi ?
- Ils sont plus qu’heureux, ils ont demandé qu’on leur achète un costume pour cette grande occasion. Tu te rends compte. Eux qui ne portent que des jeans à longueur de temps, ils savent qu’il existe d’autres vêtements !
- Attends deux minutes que je sorte mes légumes du four sinon ils seront cramés au lieu d’être grillés.
- Ok, dépêche-toi on a encore des détails à régler.

– Ben oui, la date, l’heure et tout ça !

Je pose le combiné, mais je reste assise sans aller vérifier quoi que ce soit. Ils vont se marier ces deux là ! Et bien, c’est une sacrée nouvelle. Ils me surprendront tout le temps. Je reprends le téléphone.

– Tu es toujours là ?

– Tes légumes vont bien ? Tu es rassurée.

– Oui, mais revenons à votre mariage. Vous avez prévu une date. J’espère que vous avez évité le plein été.

– Oui, ne t’inquiète pas. Le mariage est prévu pour samedi.

– Samedi ? Celui qui vient ? Mais rien ne sera prêt ?

– Tu l’apprends aujourd’hui mais nous, ça fait longtemps que nous avons choisi la date et pris le rendez-vous à la Mairie.

– Eh bien ! Et l’église ?

– Ah ça non ! Pas de mariage à l’église. Je vous évite ça ! Alors tu ne nous félicites pas ?

– Je suis toute estourbie par cette nouvelle.

– Tu t’attendais bien quand même que ça arrive un jour, non ?

– Ben, pas vraiment ! En fait je pensais que le *non-mariage* correspondait à une de vos convictions !



- On n’en a jamais parlé je crois !
- Je ne te pose plus de questions sur ta vie privée depuis la scène que tu nous as faite quand j’ai eu le malheur de parler de tes ex...
- Pardi, tu l’as fait devant Antoine comme si de les énumérer en te moquant de mes choix était une bonne blague.
- Ça remonte à loin, ça ...
- Et ce n’était pas très malin de ta part.
- Reconnais que tu nous en as ramené de toutes sortes, des élus de ton cœur.
- J’étais jeune, Maman. Je m’amourachais facilement !
- Bon, celui-ci, ce doit être le bon puisque tu l’épouses ! Vous avez de la chance de vivre maintenant ! Je n’aurais jamais pu faire ce genre de surprise de mon temps !
- Maman, tu étais à peine majeure quand tu t’es mariée ! Tu nous l’as assez répété. Vous n’aviez même pas couchés ensemble, si ça se trouve !
- Ça ne te regarde pas, enfin ! Ce ne sont pas des réflexions à faire à sa mère.
- Tout comme la liste des prétendants de sa fille à débiter au dernier en date.
- Tu vas me le reprocher toute ta vie ? Nous n’avons pas la même conception de l’humour, c’est tout ! Et puis les temps ont changés.

– Je vais te dire bonsoir. Je veux libérer la ligne pour ton père.

– Retourne à ta salade. Et n’oublie pas : à samedi, dix heures pétantes à la Mairie.

Le téléphone raccroché, je retourne à ma préparation culinaire, doublement à cran pour la soirée. Le retard de Jean-Pierre et l’annonce du mariage de notre fille.

Ma recette va bien. Rien de tel pour se vider la tête que d’occuper ses mains...

Et ce coup de fil ! On peut dire que ma fille aime bien les coups de théâtre, les surprises épatantes, comme elle dit. Elle ne se préoccupe jamais de l’effet produit sur les autres.

Ça fait plus de quinze ans qu’elle vit avec son Antoine et leurs enfants, les jumeaux, ont déjà onze ans. Ils auraient pu passer devant Monsieur le Maire en petit comité, et nous l’annoncer par la suite.

Mais elle a envie d’un vrai mariage ! Elle nous évite l’église, c’est déjà ça.

Je me rends bien compte que rien ne me convient dans cette nouvelle ! Une fois la surprise passée, ne reste que le malaise. Je le sens s’insinuer en moi. Je ne suis vraiment pas dans mon assiette.

Inquiète pour mon mari, j’ai du mal à me fixer sur quelque chose de précis. La salade est terminée, mon esprit,

inoccupé, vagabonde sur les traces de l'absent. Il tarde vraiment à rentrer, il ne m'a toujours pas appelée. Le téléphone au fond du sac, ce n'est vraiment pas une bonne idée !

Je sens la colère monter en moi... Colère contre moi qui laisse les idées les plus folles prendre le dessus. Je l'imagine blessé, dans un fossé : on ne le retrouvera pas de sitôt ! Et c'est le moment que choisit ma fille pour m'annoncer qu'elle va se marier. Je n'en ai pas envie, je ne suis pas prête.

Je pourrais ne pas y aller, ne rien dire à son père puisqu'il n'est pas là. J'abandonne vite cette idée en haussant les épaules :

– Ma pauvre, tu es prête à n'importe quoi pour ne pas déranger ton petit bien être ! Il s'agit de sa vie; tu dois te calmer !

Voilà que je parle seule !

Que fait donc Jean-Pierre maintenant ? Pourvu qu'il n'ait pas cassé une pièce de son précieux vélo, en rase campagne. Je ne saurai même pas dire où il est allé pour guider des recherches éventuelles.

Mes idées partent dans tous les sens, ce mariage insolite, ce retard inexpliqué, tous ces souvenirs qui me tracassent !

La prochaine fois qu'il part, je l'obligerai à me donner un itinéraire précis et un horaire raisonnable.

Et Sandrine ? Je n'ai même pas réussi à lui montrer que

je partageais sa joie ! J'aurais réussi à mentir, à cacher ce que je ressentais vraiment. Le mariage me fait toujours aussi peur, surtout quand mes proches sont concernés.

Je ne sais pas ce que j'ai ce soir ! J'ai du mal à m'avouer que je me fais vraiment du souci pour mon mari. La nouvelle de ce mariage s'est collée par dessus.

Je suis réaliste : ça ne sert qu'à tourmenter ceux à qui je confierai ce que je garde secret depuis tant d'années. Je ne m'en porterais pas mieux et je polluerai la vie de mes proches jusque là, sereine.

Un coup d'œil à l'horloge suffit à raviver mon inquiétude. Il est vraiment tard.

La nuit tombe et ça va devenir dangereux de circuler tout seul à vélo. Les automobilistes n'y voient pas comme en plein jour ! Et lui, qu'est-ce qu'il y voit avec sa petite loupiote accrochée à son guidon ? Je décide de l'attendre encore une heure avant de le rappeler. Enfin, d'essayer de l'appeler.

Dans le fond, je suis heureuse pour ma fille. Il faudrait que j'arrive à le lui montrer comme le ferait toute bonne mère. J'ai failli tout gâcher avec mes réflexions idiotes. Sandrine vit depuis longtemps avec son compagnon et elle n'a aucune appréhension à l'idée de l'épouser. A dire vrai, nous n'en avons jamais parlé ensemble comme elle me l'a fait remarquer. On ne se dit rien en dehors des propos nécessaires et badins. Elle a bien eu raison de me faire remarquer qu'à mon époque le risque encouru était bien plus

grand : en se mariant, on passait brutalement de la vie de jeune fille, chez ses parents, à la vie de femme mariée avec toutes les obligations et autres tâches matérielles qui s'imposaient. Les choses avaient évolué mais il restait du pain sur la planche pour que ça change vraiment.

Chantal, ma jeune sœur, avait vraiment mal vécu les premiers mois de son mariage. C'était au tout début des années soixante-dix. On ne parlait que de liberté sexuelle. Pour autant, les femmes n'étaient pas libérées. Elles avaient juste une accumulation des rôles : femme active, mère parfaite de l'enfant roi, femme aimante et sexy. Elle devait faire ses preuves dans tous les domaines. Chantal avait fini par assumer les fonctions qu'on attendait d'elle à coup de cachets.

Le problème des femmes était de croire qu'elles devaient tout assumer sans jamais déléguer ou refuser ce qu'on attendait d'elles. Elles étaient programmées depuis des années et elles culpabilisaient à la moindre faille. Les idées reçues qui avaient servi à bâtir tout un système social avaient la peau dure.

Ma sœur voulait travailler, et elle avait eu de la chance que son mari ne s'y oppose pas mais on ne parlait pas encore de partager les tâches ménagères. Dans le modèle le plus courant, l'homme allait à l'extérieur, gagner de quoi faire vivre le ménage, la femme assurait tout ce qui concernait la maison et son entretien.

Elle avait fini par convaincre son mari que le partage

des deux était la seule solution qui lui conviendrait. Elle l'avait réussi à une époque où c'était dégradant pour un homme de passer l'aspirateur, de torcher ses enfants, et autres tâches réjouissantes.

Je me souviens d'avoir animé un groupe de paroles de femmes il y a quelques années, bien après les années 70. J'ai été étonnée du point de vue exprimé par certaines : elles trouvaient normal et même confortable d'assumer l'intérieur de la maison et le mari l'extérieur. Et elles étaient majoritaires dans le groupe !

Ma salade préparée pendant plus de deux heures me paraît soudain bien insipide.

Je suis dans ma cuisine et lui sur son vélo sans aucun respect de l'heure. J'ai bien envie de tout balancer à la poubelle. Dommage, ça a l'air d'être bon. Mais maintenant, ça devient un vrai problème. Il a dû lui arriver quelque chose.

Qu'est ce qui a bien pu clocher ? Je commence à craindre le pire. Il n'a jamais eu un retard pareil. Je ne supporte pas l'idée qu'il puisse être blessé : c'est intolérable. Son vélo peut avoir eu un problème. Une crevaison, la chaîne qui déraile, la lumière en panne.

Il fait nuit à présent.

Il le fait exprès de ne pas être là au moment où j'ai besoin de lui pour arrêter de tourner en boucle toutes ces idées dans ma tête.

Je sais qu'on sera heureux d'assister à la noce. Il m'ai-

dera à passer ce cap, comme il l'a toujours fait jusque là. Il sentira mes états d'âme. Il m'entourera d'attention sans poser de question. Je ne sais plus ce que je lui ai raconté de mon enfance mais il agit comme s'il en connaissait l'essentiel. J'ai des trous comme ça dans ma mémoire. Des oublis salutaires.

Je repense à ma sœur, partie vivre à l'autre bout du pays, seul témoin de mon enfance chaotique. Aucune photo n'a été conservée qui aurait pu entretenir le souvenir de jours heureux. Si tant est qu'il y en ait eu ! Et les rares fois où nous nous retrouvons, nous ne parlons que du présent ou d'un passé plus récent.

Je vais avoir soixante-quinze ans. Je les porte bien malgré quelques rondeurs un peu partout. Mon visage, quand je me regarde dans la glace, a peu changé au cours des ans. J'ai peu de rides. Je me maquille tous les jours, que je reste à la maison ou non, gommant avec soin tout ce que je n'aime pas. Mes cheveux sont blonds, presque blancs. J'ai la même coupe de cheveux depuis des années, une coupe courte qui me donne un air d'une vivacité que je n'ai plus vraiment. Je trouve que j'ai un air doux, d'un abord facile. Il ne faut pas s'y tromper : je ne suis pas prête à tout laisser passer !

Et là je sens que ma patience m'abandonne ! Je crois que je vais le recevoir comme il le mérite en rentrant aussi tard !

Que fait-il donc ? Je ne pourrais même pas lui reprocher

que le repas a refroidi !

Lui ai-je dit combien je m'inquiétais pour lui ? J'ai eu tort de ne pas lui parler de mon angoisse de le perdre, de toujours faire comme si rien ne pouvait m'atteindre. Il ne doit même pas se douter de l'état dans lequel je suis en ce moment. Le mariage de ma fille m'amène sur un terrain où je n'ai pas envie d'aller, vers les images de mon passé qui s'imposent à moi, ce soir. Je ne sais même pas ce qui me préoccupe vraiment. Le bonheur de ma fille ? Je suis sûre que ça ira pour elle. C'est plutôt le passé qui cherche à s'imposer.

Je me sens seule ce soir.



## II

Malgré moi, ma tête fourmille d'images qui remontent à la surface. L'attente ne me réussit pas.

Le jour où j'ai rencontré mon cycliste de mari, je devais avoir vingt-deux ans ou à peine plus. Comme j'étais fière d'avoir été remarquée, et courtisée par un homme plus âgé que moi. Cinq ans, ça comptait ! Je le trouvais beau. Tellement beau !

Je travaillais déjà. J'avais été recrutée, mes études à peine terminées.

Je m'étais essayée à l'enseignement, en primaire. J'avais fait quelques remplacements comme suppléante. Avec un bac et sans aucune formation on pouvait être *remplaçante* et on était payée à la journée effectuée. Pas grand chose, à vrai dire ! Mais j'avais bien aimé ces expériences même si elles n'avaient pas duré longtemps. J'appréciais surtout le contact avec les enfants. Je n'ai eu que des classes de filles : la mixité n'était pas encore de mise. Je n'arrivais pas à être sévère : je promettais à mes élèves une histoire à la fin de la journée si elles étaient sages. Elles y avaient droit de toute façon. C'était drôle et plaisant de voir leurs frimousses attentives à la lecture que je leur offrais. Pourquoi me priver de ce plaisir ?

Cette expérience m'avait tant plu que j'ai eu envie de

passer le concours d'entrée à l'Ecole Normale. J'en avais parlé à ma grand-mère qui me servait de tutrice à ce moment-là. Celle-ci fut horrifiée à l'idée de me voir partir à la ville où se trouvait cette fameuse Ecole. Elle m'a sorti l'argument irréfutable du prix des trajets de notre village à cette ville. Les transports étaient encore envisagés comme de grandes aventures ! Ma fille a bien raison de me dire qu'à mon époque ce n'était pas pareil !

Je fus inscrite dans un cours de secrétariat dans une ville voisine : ainsi je pouvais rentrer tous les soirs à la maison.

C'est à ce moment que j'ai rencontré Jean-Pierre, entre deux choix professionnels. Je suis tombée sous son charme. Qu'il était beau dans son uniforme de militaire ! Il avait encore un an à faire. Il allait trouver facilement un travail dans l'aéronautique. Il était serein, attentif, rassurant. Je n'aurais pas supporté un homme trop sûr de lui. Je me suis sentie tout de suite bien avec lui.

Pourvu que ma fille ait trouvé le bon elle aussi. « Ce sera un beau mariage ! » Voilà que je parle à nouveau toute seule !

Mon fils ne pourra pas venir. Il habite de l'autre côté du globe et si sa sœur s'y est prise au dernier moment pour le prévenir comme pour nous, il n'aura pas le temps de s'organiser pour nous rejoindre. Dommage ! Ça aurait été une sacrée occasion !

Je me demande s'ils ont gardé des liens entre eux, sans passer par mon intermédiaire. Je communique avec lui par

internet, régulièrement. L'essentiel est dit : il est toujours très bref. Il se rattrape en ajoutant des tas de photos, des photos d'endroits magnifiques où je n'irai jamais. Il a bien fallu que je m'habitue à ces modes de communication modernes mais je n'aime pas ça. Il faut bien s'en contenter puisque c'est le seul moyen de le voir, d'échanger avec lui, malgré les kilomètres qui nous séparent. Je n'en parle jamais avec ma fille. Je compartimente toujours mes relations. Ça aussi je le tiens de mon enfance !

Je laisse mon esprit vagabonder. Mes grands-parents s'imposent. Ils formaient LE COUPLE de référence qui m'a accompagnée tout au long de ma jeunesse.

Il s'agit de mes grands-parents maternels. Je n'ai jamais connu les autres, je n'ai jamais su pourquoi. Ma mère était fille unique, mon père je ne sais pas. Il ne nous a jamais parlé de sa famille. Je me souviens de les avoir aimés tendrement. J'ai été payée en retour même s'ils avaient du mal à me le montrer. Ils étaient toujours dans une retenue certaine. Je les comprends maintenant que j'ai vieilli !

Ils avaient eu une vie âpre qui correspondait à des périodes historiques particulièrement difficiles. Pris dans les tourmentes des deux guerres mondiales, ils avaient dû les affronter. Jeunes enfants, quand la première avait éclaté, ils avaient grandi sans aucun homme à la maison. Leurs pères, leurs oncles avaient été anéantis comme c'était le cas dans de nombreuses familles. Ils habitaient dans le sud mais la conscription avait touché tout le pays.

La fin de la guerre ramena, chez l'une, un éclopé qui avait perdu sa capacité respiratoire, gazé dans les tranchées, chez l'autre, l'absence. La vie avait continué cependant.

Ils s'étaient rencontrés à la fin des années vingt, quand il fallait tout reconstruire avec opiniâtreté. Ils étaient arrivés à vivre dans une certaine aisance grâce au métier d'expert-comptable de mon grand-père, et à l'ingéniosité de ma grand-mère qui savait tirer partie de tout. Ils avaient pu acheter une belle et grande maison dans la ville où ils s'étaient fixés. Ils eurent une petite fille, Anne, ma mère.

Ils étaient fous de leur enfant. Ils cherchaient toujours le meilleur pour elle, tout en restant exigeants sur l'éducation qu'elle recevait.

Quand la seconde guerre mondiale éclata, ils furent anéantis. Le père dut rejoindre l'armée, il en avait encore l'âge, la mère et l'enfant restèrent dans la grande maison à attendre des nouvelles qui au début arrivaient au compte-gouttes puis plus du tout.

Démobilisé en quarante, il avait rejoint la Résistance qui s'organisait dans la région où était resté son régiment. Il donnait de ses nouvelles dès qu'il le pouvait, en veillant à la sécurité de sa femme et de sa fille. Pour tous, il n'était pas revenu du front. Il fallait garder le secret. Je pense que cela a dû cimenter leur couple.

Ils restèrent quatre ans sans se revoir. Leur fille grandissait avec la photo de son père posée sur la table de nuit, à côté de son lit. Tous les soirs, avec sa mère, elle priait